

**Gilbert Hottois, *Entre symboles & technosciences*, Seyssel,  
Champ Vallon (P.U.F.), 1996, 272 p.**

Karine R. Damar Singh

Volume 7, numéro 2, printemps 1997

L'héritage de l'herméneutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801052ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801052ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Damar Singh, K. R. (1997). Compte rendu de [Gilbert Hottois, *Entre symboles & technosciences*, Seyssel, Champ Vallon (P.U.F.), 1996, 272 p.] *Horizons philosophiques*, 7(2), 149–151. <https://doi.org/10.7202/801052ar>

Gilbert Hottois, *Entre symboles & technosciences*, Seyssel, Champ Vallon (P.U.F.), 1996, 272 p.

En cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, la question de l'éthique vit un éclatement en raison du pouvoir extraordinaire qu'a acquis l'homme d'intervenir sur sa propre nature. Avec l'avancement de la science et, plus significativement, de la technique, l'être humain peut désormais modifier son environnement, mais également transformer son propre corps et son comportement. Sa faculté d'agir déborde maintenant largement de ce qu'il eut été possible s'il n'avait pas tant bien que mal réussi à donner une réalité à certaines de ses imaginations les plus extravagantes. Il peut désormais atteindre la lune, mais aussi créer des organismes nouveaux, corriger ses propriétés qu'il juge déficientes et manipuler les attributs de sa progéniture. Avec ses prouesses techniques, l'homme croit pouvoir tenir les rênes de son avenir. Pourtant, que nous réserve-t-il cet horizon lointain, frontière par-delà laquelle tout dépendrait de nos décisions actuelles? Car si l'homme peut diriger sa monture, cette prise en charge a du coup pour effet de modifier ce vaste monde dont l'équilibre, néanmoins, est si précaire. De cavalier, il devient funambule.

L'être humain est ainsi confronté à une multitude de choix dont son avenir dépend, choix aussi bien techniques que moraux. Techniques dans la mesure où il doit bien comprendre les mécanismes de la nature pour bien la maîtriser, et moraux (ou symboliques), parce qu'à la base de ses choix gît une imagination anticipatrice donnant forme à son bien-être espéré. En fait, du moment où l'être humain s'est décidé d'agir sur son monde et sur lui-même, il croit s'arroger des pouvoirs que de toute époque on a d'abord attribué à un créateur divin ou à la nature elle-même. Tel Atlas, il prend toute la responsabilité du monde sur ses frêles épaules.

Beaucoup s'insurgent contre cette volonté qu'ils qualifient de démesurée, et ce pour différents motifs. Les uns en appellent à la raison divine et au respect de la création telle qu'elle est, croyant le plus souvent qu'ils savent exactement de quoi il s'agit. Ce sont les «conservateurs». D'autres constatent que les forces à l'œuvre dépassent infiniment les raisons humaines, que nos connaissances techniques sont bien peu de choses en regard de la complexité de notre monde, que toutes nos imaginations arrivent bien mal à définir l'idée du bien, et que le plus souvent il est téméraire de vouloir se prononcer absolument. Il n'est pas rare que les choses changent d'une manière que l'on n'avait pas anticipée. Gilbert Hottois est de ceux qui réprovent le dogmatisme des premiers et qui accusent les seconds (identifiés aux hédonistes et aux stoïciens) de ne rien faire, d'avoir renoncé. [cf. Hottois (1996), 260, 262] Pour M. Hottois, il est nécessaire d'agir, seulement il faut agir sagement.

Vous l'aurez compris, l'auteur de *Entre symboles et technosciences* s'est engagé dans une réflexion sur le thème du rapport entre la technique et la connaissance de soi (i.e. ce que c'est que d'être humain), cette dernière relevant de l'univers symbolique qui recouvre aussi bien le domaine du langage que celui des mythes et de la philosophie, et qui, d'après l'auteur, est culturel. Pourtant même s'il vise une solution positive, G. Hottois ne nous convie pas tout à fait à l'exploration d'un système éthique, mais plutôt à refaire le parcours de vingt ans de carrière consacrée à cette problématique. *Entre symboles et technosciences* est un recueil d'articles écrits au cours des deux dernières décennies, qui s'occupe autant de critiquer les tendances de la philosophie contemporaine [cf. *ibid.* Première partie], que de sonder les concepts élémentaires à cette problématique [cf. *ibid.* Seconde partie] et d'articuler, dans un mouvement dialectique, le rapport entre le symbole et l'agir [cf. *ibid.* Troisième partie].

Cette première partie, nous avertit Hattois, trace le chemin qui nous permettrait de sortir de la secondarité du discours philosophique contemporain (aussi bien anglo-saxon que continental), discours qu'il qualifie d'«ad-linguistique» en ce qu'il porte essentiellement sur les formes du langage (et leurs articulations) vidées de leur contenu ontologique [cf. Hattois (1996), 9], ce qui, nous ajouterions, ne veut pas dire que la philosophie contemporaine n'a aucun contenu sémantique. Mais M. Hattois tient justement au maintien d'une ontologie au sens où elle pose la question de l'être, et plus spécifiquement la question de l'«être-humain», volonté qui, nous le croyons, s'inscrit dans une façon heideggerienne de faire la philosophie. Cette sortie de la secondarité, croit-il, nous donnerait un accès au problème de l'éthique.

Mais, il nous faut spécifier. En abordant le problème de l'ontologie humaine, et ce à la lumière des possibilités techniques récemment acquises, Hattois voit poindre la nécessité de déborder d'une conception «anthropomorphique» et «anthropologique» de l'être humain. C'est-à-dire que l'image et la raison humaine n'ont possiblement plus le caractère fixe (on pourrait dire objectif) qu'on leur connaissait (ou qu'on leur présupposait) jusqu'à présent [cf. *ibid.* 34 sq.]. C'est donc dire que pour répondre à la question de l'«être-humain», il ne suffit plus de le considérer tel qu'il est à présent, mais encore faut-il inclure dans la problématique tous les possibles techniques qui auraient le pouvoir de modifier et l'image et la raison. En fait, il s'agit de répondre à la question : «L'homme est-il l'avenir de l'homme?» [ibid. 34]

La seconde partie s'occupe de la différenciation entre symbolique et technoscience à proprement parler. On peut comprendre par là, et nous le disons fort simplement, que l'homme dispose à la fois des symboles comme mode de compréhension et d'une faculté opératoire (technique) comme mode d'intervention. Ce que Hattois prône dès lors qu'il constate cette double présence, c'est le recours dialectique à ces deux modes dans la constitution d'une éthique. Ceci passe par une critique des prétentions de la science quant à la détermination des notions d'«objectivité», de «matière» et de «réalité» [cf. *ibid.* 57].

On sait que, depuis la formulation des théories quantiques, ces notions ont perdu du caractère absolu qu'on leur conférerait. Avec ces théories, le scientifique doute de sa capacité à résoudre le problème de l'être tel que posé indépendamment de sa propre existence, et plutôt que de centrer son discours sur une ontologie (e.g. une ontologie mécaniste), il concevra l'activité scientifique comme une porte ouverte sur la philosophie de l'expérience [cf. *ibid.* 53], ce qui à notre avis revient à limiter, et la limitation n'est pas nécessairement à refuser, l'intervention du scientifique dans le discours philosophique au domaine strict de la méthode et de l'épistémologie. Mais il semble que cette limitation ne peut contenter l'auteur. Bien qu'il lutte contre un repli nostalgique dont la tendance serait un retour à l'«onto-théologico-métaphysique» [cf. *ibid.* 73], la veine opératoire qui semble émerger des sciences dites naturelles ne peut à elle seule rendre compte du futur de l'humanité. Mais c'est cette même science via la technique qui déterminerait ce futur.

Au cœur de toutes ces considérations, Hattois croit à la responsabilité de l'homme envers non seulement lui-même, mais également l'ensemble de la création en tant que l'avenir du monde dépendrait de l'avenir de l'homme. Et lorsque l'on invoque la notion de responsabilité, on sous-entend la nécessité de l'agir.

Un passage du dernier article de ce recueil nous révèle un peu mieux les intentions de l'auteur :

«Seul nous paraît acceptable le développement d'une symbolisation "bonne" de la puissance. Une telle symbolisation associerait le maximum de puissance "opératoire" au maximum d'amour "rejaillissant sur toute la création", entretenant de la puissance une conception plus proche de la créativité que de celle de maîtrise, de domination ou de pouvoir (...) [*ibid.* 265]».

Nous ne pouvons conclure sans signaler cet autre aspect de la question éthique. Certes, l'homme est responsable, mais dans quelle mesure l'est-il? Hotois aborde aussi ce problème en constatant que si l'homme a de la puissance, il est par nature confronté à sa finitude, laquelle est incommensurable par rapport à la dimension cosmique, au caractère inachevé du monde [cf. *ibid.* 257 sq.] Cette finitude qui porte à l'angoisse (e.g. l'angoisse de la mort), pourtant, doit être surmontée pour que l'humain ne s'enracine pas dans l'inaction. Mais ce dépassement de l'angoisse qui, minimalement, est le propre de la survie, et de l'individu, et de l'espèce, Hotois le pousse jusqu'aux frontières de l'imaginable, comme par esprit de mission. M. Hotois qui, nous avons cru le comprendre, voulait déplacer l'homme du centre de la création, l'y réinsère en lui conférant une sorte de paternité divine qui, à notre avis, n'est qu'un autre artifice pour ne pas perdre espoir en cette humanité. Voilà donc ce qu'il écrit :

«C'est cette ambivalence essentielle, du refus et de l'attachement, qu'il faut apprendre à gérer, sans la réduire ni à une négation ni à une conservation simples. Il faut cesser d'opposer, d'une manière antagoniste et simple, le combat entre la finitude et l'assomption de la finitude. Nous ne sommes pas des dieux, et "nous" ne serons pas des dieux. Mais il faut continuer l'œuvre pour qu'un jour, peut-être, des dieux adviennent, des dieux venus de la Terre et non du Ciel [*ibid.* 266]».

Mais faut-il en arriver à ça pour donner un sens à l'activité humaine? La quête de la sagesse a-t-elle véritablement pour but l'atteinte d'une perfection, et, qui plus est, d'une perfection à l'échelle cosmique? Et ce pouvoir technique que l'on reconnaît maintenant à l'humanité — mais est-ce là une réalisation si nouvelle? Nous pensons au mythe de Prométhée — est-il suffisant pour bâtir cette utopie d'un monde meilleur? Si l'univers symbolique recèle de ces imaginations que certes la technique peut agrémenter, la possibilité de les concrétiser, elle, repose sur un consensus, une volonté solidaire, et c'est là que reposerait à notre avis l'utopie.

Malgré ce dernier trait, nous ne voulons pas vous laisser sur un élan réducteur. L'ouvrage de G. Hotois est complexe et dense. Il fait appel à une tradition philosophique à laquelle un simple compte rendu peut difficilement rendre justice. Et il est bien possible que nous nous soyons attardés sur le superflu au détriment de l'essentiel.

Karine R. Damar Singh  
Département de philosophie,  
Université de Montréal